



DAVID R. FRANCIS,

Président de l'Exposition de St-Louis, qui a été l'objet d'une réception enthousiaste à Paris.

La campagne électorale ET M. BRYAN.

Le succès d'une grande campagne électorale comme celle dans laquelle nous nous lançons actuellement, dépend souvent de ses débuts. Si, au moment où un parti entre dans l'arène, la division se glisse dans ses rangs, il y a fort à craindre qu'il ne subisse un échec.

Or, le nom seul de M. Bryan est synonyme de dénuement, de division, de guerre intestine. Donc, il faut éliminer M. Bryan, ou tout au moins l'ignorer, suivant la très juste expression anglaise. Le salut du parti est en ce prix.

Cette élimination est d'autant moins douloureuse pour nous, que M. Bryan n'a jamais été un véritable démocrate, ainsi que l'entendaient jadis les Pères de la République. C'est plutôt un populiste, ou si l'on veut, un socialiste.

Malheur à l'Union, le jour où elle s'engagera sur la pente où veut l'entraîner M. Bryan. Elle a passé à tort par un parti faible, sans idées bien arrêtées. C'était un tort. Mais elle a eu la malheur de laisser pénétrer chez elle quelques individualités brouillonnes ou charlatanesques aux paroles mielleuses desquelles elle s'est laissée prendre; qui l'ont détournée de sa véritable voie et qui la conduiraient à sa perte si elle ne savait résister à leurs entraînements.

Une individualité puissante par la parole a surgi depuis quelques années, ayant la prétention bien arrêtée de dominer le parti démocratique et de lui imposer ses idées. Le parti, ébloui par l'éclat d'idées nouvelles dans l'application desquelles on lui faisait entrevoir le salut du pays, s'est laissé enlever par M. Bryan et lui a abandonné la direction de ses affaires.

Par deux fois le nouveau Leader a essayé de faire triompher ses idées, par deux fois il a échoué complètement; sa seconde défaite a même été plus éolante que la première.

AVANT ET APRÈS -OU- Les deux Louisianes

Voilà un titre qui peut, au premier abord, paraître bien singulier. Tout le monde sait, en effet, qu'il n'y a jamais eu qu'une seule Louisiane, fondée, peuplée, colonisée par une grande nation européenne. Elle a pu, il y a de cela cent ans à peine, passer des mains de la France à celles de la République américaine.

Le changement d'allégeance s'est opéré, sans secousse, de la façon la plus pacifique, en vertu du plus harmonieux des contrats entre les deux pays; de telle sorte que, après la séparation, les deux nations se sont trouvées unies, par des liens d'amitié plus étroits qu'auparavant.

Dans les événements qui viennent de se passer, rien qui dut jeter le trouble dans les populations. C'est de tout autre part qu'est survenue la révolution qui allait changer la face du pays. Quand les pionniers et les colons français étaient arrivés en Louisiane, ils y avaient trouvé l'esclavage légitime et établi et consacré par la religion autant que par la loi. La colonie était en pleine prospérité; l'agriculture y florissait et enrichissait les habitants.

La métropole était fière de ses possessions d'outre-atlantique; elle y envoyait les enfants de ses meilleurs familles et la fleur de son aristocratie. Possesseurs d'immenses propriétés et d'un sol riche dont la culture leur coûtait très peu, tout en étant d'un excellent rapport, les Créoles menaient, au milieu des plaisirs et de l'abondance, une existence de grands seigneurs. C'était en France qu'ils allaient passer leurs luxueux loisirs; dépenser le plus clair de leurs revenus et faire élever leurs enfants.

Quant aux femmes, portant souvent un nom illustre, sorties d'un milieu aristocratique pour entrer dans un monde d'élite, servies par un nombreux entourage de nègres et de négresses dont elles étaient respectées et adorées, attachées de tous les soucis de la vie domestique, elles consacraient au milieu des plaisirs et des fêtes une existence princière, presque féérique, qui, à l'heure qu'il est, nous rappelle les merveilleuses de Mille et Une Nuits.

C'est sur cette société essentiellement élégante et raffinée que s'abattraient soudainement et brutalement les foudres de la guerre civile et sociale. De jour au lendemain, toutes ces joies furent comprimées, toutes ces splendeurs s'éteignirent, toutes ces élégances disparurent, toutes ces richesses furent anéanties. Le travail même, cette source inépuisable de toutes les aisances, le travail qui assure partout les nécessités de l'existence, cessa tout à coup. De tout ce monde à la fois brillant et bruyant, il ne resta que

quelques habitations vastes, mais dénuées et désolées. Partout, la ruine dans les résidences, la stérilité dans les campagnes, la tristesse dans les âmes, la détresse dans les familles. Au milieu d'un naufrage qui semblait devoir tout engloutir, on avait beau porter ses regards à droite, à gauche, y cherchant une branche de salut, on ne la trouvait nulle part. La Louisiane était condamnée à mort; elle traînerait quelques années encore une misérable existence; puis elle s'éteindrait peu à peu, au milieu des mépris universels.

Tel était le verdict solennel des sages de l'époque; ils se sont singulièrement trompés. Il y avait dans ces populations si cruellement éprouvées, une vitalité que personne ne soupçonnait et que l'on n'eût trouvée nulle part ailleurs. Revenues bien vite de leur premier stupeur, elles reprurent rapidement leurs sens, le sentiment de la réalité.

Elles n'hésitèrent pas un instant à l'abandonner franchement, sans arrière-pensée, et à recommencer une vie nouvelle, entièrement différente de la première et conforme aux besoins actuels de la société moderne. La première avait été consacrée à la recherche du luxe et des plaisirs; la seconde fut vouée à la poursuite de l'utilité; au travail manuel et intellectuel. Les doigts de fer qui jadis erraient avec abandon sur l'échelle des pianos s'exercèrent avec ardeur au maniement de l'aiguille et à la confection des vêtements. La maîtresse de maison qui avait oublié depuis longtemps le chemin de la cuisine, y retourna à la grande satisfaction de la famille qui y trouva tout à la fois le confort et l'économie. La femme qui avait perdu, la femme qui avait oublié de retrouver par son industrie. Elle n'était plus dès lors un simple ornement pour la société, mais un facteur actif et fécond qui allait doubler, tripler les richesses de l'Etat.

Cela est si vrai que l'on a beau retourner la Louisiane et la Nouvelle-Orléans dans tous les sens, on n'y trouve plus la moindre trace de leur brillant, peut-être même un peu trop éclatant passé. Ajoutons que, aux yeux des gens sérieux et amateurs du progrès, nous sommes loin d'avoir perdu au change et que nos campagnes commencent à devenir devenues industrielles, sont prodigieusement supérieures à ce qu'elles étaient durant la période coloniale et agricole.

On sait le joyeux succès remporté par "A Temperance Town", durant la semaine qui vient de finir, grâce au talent qu'y a déployé tout le temps M. Geo. Ober, un de nos meilleurs comiques. On devait s'attendre à ce qu'il fut engagé pour une seconde semaine; c'est ce qui est arrivé, en effet. Il nous reste pendant huit jours encore et tout naturellement, il va nous donner, aujourd'hui même, en matinée, une des plus amusantes bonhomies de son répertoire: "What Happened to Jones". Le titre seul donne un avant-goût des aventures ridicules qui arrivent au héros.

Ce sont de graves personnages qui sont en scène, un solennel professeur et un évêque; c'est ce qui rend si piquants les accidents qui leur arrivent. Il y a là une complication de scènes qui provoquent les fous rires de la salle. Toute cette maison où il n'est guère question d'ordinaire, que de science et de religion se trouve bouleversée.

A un moment donné, le spectateur lui-même ne sait plus où il en est, ni comment les artistes qui se trouvent en scène se tireront d'affaire. Peu à peu cependant les situations s'éclaircissent, les malentendus se dissipent et la paix rentre dans ce foyer affolé.

Ce genre de comédie ou excellent les Américains va fournir à M. G. Ober un nouveau succès plus brillant encore que "A Temperance Town". Ajoutons que M. Ober est très habilement aidé par la troupe du Grand Opera House et que le succès est assuré d'avance.

Le Tolbiac ne fait que marcher de succès en succès. Après "Robin Hood", après "Maid Marian", voici venir, ce soir même, "Are you a Mason", une des plus amusantes bonhomies qu'il y ait eu à la scène depuis longues années. C'est l'histoire de deux viveurs, le genre et le bon père, qui, fatigués du tête-à-tête perpétuel du foyer domestique, cherchent toutes les occasions possibles pour aller chercher des distractions hors de chez eux. C'est un sujet fécond qui a été traité souvent et avec bonheur par les dramaturges et les vaudevillistes, à toutes les époques, mais nulle part avec autant de succès que par les auteurs de "Are you a Mason".

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est que ce beau-père et le genre qui s'étaient si bien entendus dès l'abord, nuisent par se gêner et se trahir mutuellement, sans le vouloir, et c'est de cette brouille que résulte le retour des maris au bercail.

"Are you a Mason" est une pièce bien faite, spirituelle et qui est interprétée par une troupe de premier ordre, à la tête de laquelle se trouvent des artistes tels que John C. Rice, Theo. Wine et autres qui se sont fait une véritable renommée dans cette pièce.

"Happy Hooligan" qui a tenu certainement en joie pendant une grande semaine le parterre du Crescent a sensation, se voit un drame à sensation: "Lost River", dont la scène se passe à Southern Indiana où il s'exerce des travaux dangereux, qui exigent de la part des entrepreneurs autant de courage que d'habileté.

A cette lutte contre la nature vient s'en ajouter une autre entre deux amoureux. Il s'agit de savoir qui est l'amour qui l'emporte et que la victoire reste au plus vaillant; mais elle n'est pas gagnée sans peine. Les éléments s'en mêlent. Les éléments redoublent l'intérêt de la scène qui par elle-même déjà est profondément dramatique.

"Lost River" est, croyons-nous, appelée à un grand succès. C'est une fort belle semaine qui s'ouvre, ce soir, pour le Crescent.

On sait qu'à l'Orpheum, la semaine théâtrale commence le lundi. Donc, demain soir, nouveau spectacle, aussi intéressant que varié. En première ligne nous placerons Fanny Rice et Millie Capell, deux écuyères d'une réputation européenne, qui dans leur course à travers le monde ne s'arrêtent que dans les plus grandes villes.

Miss Capell excelle surtout dans les exercices de "Haute Ecole". Comme écuyère, elle n'a pas de supérieure dans les cirques européens.

La direction de l'Orpheum nous annonce aussi de nombreux exercices athlétiques et acrobatiques ainsi que des exhibitions de chiens savants et de jongleurs d'une habileté sans égale.

On nous promet enfin de merveilleux tours de force et d'adresse par des jongleurs et des bicyclistes incomparables, en un mot, une foule d'attractions irrésistibles pour la jeunesse et les amateurs de sport.

Avant hier, à la gare de l'Est, un industriel était en pourparlers avec le propriétaire d'une maison perchée au sommet d'un coteau, dans les environs de Montfermeil. — En somme, si je vous l'achète, me le pourriez-vous faire, de votre maison? — Une auberge, un restaurant. Vous ne vous imaginez pas ce qu'il passe de ballons par là!

Il jeta un regard ennuyé sur la piste où les chevaux prenaient un galop d'essai, et sur la pelouse où fourmillait toute une population kaléidoscopique et turbulente. Près de lui, une belle jeune femme, en robe écarlate à grandes fleurs grenat, coiffée d'un chapeau canotier et tenant à la main une ombrelle assortie à sa robe, causait et riait avec cinq ou six gentlemen, qui semblaient fort épressés autour d'elle.

C'était la divette qu'on lui avait montrée à l'hôtel des "Roches-Blanches" et qui répondait au nom de Clara Fougère. Tout à coup, la jeune femme fixa les yeux sur lui avec une expression qui l'étonna d'abord et puis ce fut toute une révélation. Gontran se souvint que son père lui avait parlé de cette Clara et lui avait dit qu'elle l'avait remarqué lorsqu'il était encore collégien.

Il était venu pour voir les courses, il fallait qu'il vit les courses; bien que cela ne l'eût jamais intéressé. Le baron, prenant un sérieux son rôle d'amateur, faisait tout ce qu'il pouvait pour seconder la mélancolie de Gontran, mais il n'y parvenait guère et même s'attirait des rebuffades qui risquaient de mettre à l'épreuve ce qui lui restait de dignité; mais Gontran était une bonne âme, et après l'avoir un peu boucaillé, il lui adressait des paroles amicales qui faisaient venir des larmes à ses yeux de grenouille.

Le jour des grandes courses, Gontran et Tolbiac se rendirent à son passage. Une certaine agitation régnait sur le turf; on prétendait dans quelques groupes que le propriétaire de "Croquimur", le grand favori, pour lequel on payait trois allas le faire "tirer" par Caddy, son jockey, homme déjà suspect de manœuvres analogues.

Tolbiac qui avait mis quinze cents francs sur "Croquimur" était fort inquiet. — Que pensez-vous de tous ces bruits? demanda-t-il à un sportman qui se trouvait près de lui. — De pures blagues, mon cher, répondit-il; d'abord ces choses-là, c'est comme les éumettes, quand on les prédit, elles n'arrivent pas.

Gontran n'avait pas parlé. Il jeta un regard ennuyé sur la piste où les chevaux prenaient un galop d'essai, et sur la pelouse où fourmillait toute une population kaléidoscopique et turbulente. Près de lui, une belle jeune femme, en robe écarlate à grandes fleurs grenat, coiffée d'un chapeau canotier et tenant à la main une ombrelle assortie à sa robe, causait et riait avec cinq ou six gentlemen, qui semblaient fort épressés autour d'elle.

C'était la divette qu'on lui avait montrée à l'hôtel des "Roches-Blanches" et qui répondait au nom de Clara Fougère. Tout à coup, la jeune femme fixa les yeux sur lui avec une expression qui l'étonna d'abord et puis ce fut toute une révélation. Gontran se souvint que son père lui avait parlé de cette Clara et lui avait dit qu'elle l'avait remarqué lorsqu'il était encore collégien.

— Peste! se dit-il, elle est charmante! Elle était charmante, en effet, et plus jolie que quatre ans auparavant, alors que le duc de Montségur l'avait rencontrée à la "Crémalière" de Tolbiac.

Oui, elle était plus jolie, car elle avait pris un léger embonpoint qui seyait à sa taille élancée, et son visage plus plein avait une grâce savoureuse à faire tourner les têtes les plus solides.

Son casque de cheveux jaunes, ses yeux clairs et prometteurs, ses narines roses, dilatées, frémissantes, les perles que révélait le sourire de ses lèvres vermeilles, tout cela eût pu inciter quelques jours auparavant le jeune Montségur à se conformer aux conseils un peu... légers de son père.

Mais sa colère jalouse contre Agnès s'était transformée en tristesse anxiense. Il ne voulait plus renoncer à l'aimer et à être aimé d'elle.

Il n'eût donc aucune idée "arrêtée" en regardant Clara. Cependant ce n'était point sans un petit chatolement du cœur qu'il se dit à lui-même: — Cette belle fille-là m'a remarqué lorsque j'étais adolescent... et il me semble que maintenant que je suis homme elle ne me voit pas précisément d'un mauvais oeil!

Au signal donné par le "starter", les dix chevaux inscrits au programme s'élançèrent sur la piste en peloton serré. Ce n'était pas la principale épreuve.

Le gagnant "Suerico" un "outsider" à quarante contre un, avait passé le "winning post", battant d'une courte encoche en faveur de la première course.

La suite à dimanche prochain.



Monstrueux crime d'un noir. Birmingham, Alabama, 7 mars. — Les détails de l'horrible crime commis mercredi dernier dans la résidence de M. et Mme Dickerson, à Cordova, n'ont été connus que ce matin quand Henry Walker, le noir accusé du triple crime, a été amené à Birmingham et confronté avec Mme Dickerson à l'hôpital.

Quand Walker s'est trouvé en face de sa victime celle-ci a levé sa main entourée de bandages en disant: "Voilà l'homme."

"Je n'ai pas fait cela; je ne suis pas le coupable, a dit le noir d'une voix altérée par la peur."

"Oui, vous l'êtes, a répété Mme Dickerson; regardez l'empreinte de ma main sur votre chemise."

Sur la chemise du noir, juste au-dessus de la poche, se trouvait l'empreinte de doigts sanglants, empreinte faite par la femme essayant de se débarrasser de son assassin.

S'adressant au noir Mme Dickerson a dit encore: "Je vous ai supplié de m'épargner et vous n'avez pas voulu le faire."

L'histoire de l'attentat sur M. Dickerson et sa femme dans la nuit de mercredi a été ainsi racontée par Mme Dickerson: "J'ai été réveillée durant la nuit par le bruit de pas dans la chambre et M. Dickerson, réveillé aussi, s'est assis dans le lit."

A ce moment M. Dickerson a paru revainir légèrement et lui a dit levé à demi, mais le noir lui a porté un coup de hachette, le renversant de nouveau sur le lit; puis se tournant vers moi il m'a frappé plusieurs fois. J'ai résisté à mieux que j'ai pu et j'ai en les mains et les bras coupés. Finalement, le noir m'a réduite à l'impuissance et m'a entraînée dans la chambre voisine où il a accompli son horrible dessein. Il m'a ensuite frappée à la tête avec un lourd pistolet et m'a laissée pour morte."

L'excitation est grande à Cordova, d'autant plus qu'un message téléphonique de l'hôpital annonce que Mme Dickerson vient de mourir et que M. Dickerson ne peut pas vivre plus de deux heures.

Le tout jaune! La langue blanche et épaissie! Plus d'appétit! Constipation! Mieux vaut à la longue! Mal de tête! Hémorrhagies! C'est votre Foie, naturellement. Vous avez besoin de prendre quelque chose pour soutenir ces organes importants dont dépend la santé — que l'on a chez soi qui assure la digestion, guérit la constipation et purifie à votre sang. Le reste ira tout seul!

Faites Disparaître vos Désordres Intérieurs.

Heptol Split. "LA TRANSITION LA VOILA." C'est-à-dire HEPTOL SPLIT après tout!

TEMPERATURE Du 7 mars 1903. Thermomètre de M. et L. CLAUDEL, Opticiens No 121 rue Garibaldi.

Marchés divers. Paris, 7 mars — La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 27 1/2 centimes.

Liverpool, 7 mars — Coton spot, demandes calmes; prix 10 points plus bas.

New York, 7 mars — Coton spot — calme, cinq points plus bas à la clôture.

New York, 7 mars — Futures stables à la clôture.

Le tout jaune! La langue blanche et épaissie! Plus d'appétit! Constipation! Mieux vaut à la longue! Mal de tête! Hémorrhagies! C'est votre Foie, naturellement.



Heptol Split. "LA TRANSITION LA VOILA." C'est-à-dire HEPTOL SPLIT après tout!

Vous avez besoin de prendre quelque chose pour soutenir ces organes importants dont dépend la santé — que l'on a chez soi qui assure la digestion, guérit la constipation et purifie à votre sang. Le reste ira tout seul!

Faites Disparaître vos Désordres Intérieurs.

Heptol Split. "LA TRANSITION LA VOILA." C'est-à-dire HEPTOL SPLIT après tout!

Vous avez besoin de prendre quelque chose pour soutenir ces organes importants dont dépend la santé — que l'on a chez soi qui assure la digestion, guérit la constipation et purifie à votre sang. Le reste ira tout seul!

Faites Disparaître vos Désordres Intérieurs.